

Camille de Toledo

L'entre-des-langues

Ce que je nomme « entre-des-langues » peut se comprendre et s'appréhender comme un pas de plus du *tournant traductif/translation turn* et ce, en suivant les trois propositions suivantes:

1. Afin de cerner ce que pourrait être une littérature européenne et/ou une littérature mondiale non hégémonique, au 21^e siècle, je propose de poser que la langue-monde est: *la traduction*. L'*entre-des-langues* peut s'entendre comme « *antre-des-langues* » et se comprendre comme un « *refuge/antre* » du multiple.

2. Dans l'*entre-des-langues*, on peut considérer « l'auteur » en suivant l'équation:

« *l'Auteur = l'auteur + ses traducteurs* ».

On rompt donc, dans cette nouvelle configuration littéraire, avec la construction romantique de l'original et l'idée d'authenticité, pour revenir à une conception plus stratifiée et rhizomique (borgésienne) du travail d'écriture.

3. Cette poétique de l'*entre-des-langues* est une po-éthique (avec « h ») de la diversité car:

a. en posant la *traduction/entre-langues* (in-between languages) comme langue-monde, elle met en mouvement des littératures multiples contre la domination d'un globish mondialisé et/ou la réduction communicationnelle.

b. elle place les lecteurs face à l'impératif po-éthique de reconnaître un intraduisible – ce que l'on ne parvient jamais à traduire, ce que l'on nie de l'autre en traduisant.

c. car, enfin, elle met au cœur de l'analyse comparatiste, la question du conflit et du déplacement, en déliant le couple langue/territoire.

L'entre-des-langues permet ainsi d'appréhender des écritures à l'âge d'une déterritorialisation générale des histoires, des contextes de langues et des cultures.

C'est afin de promouvoir ce nouveau territoire sans territoire et sans maître-mot – l'entre-des-langues – que j'ai fondé la Société européenne des Auteurs au printemps 2008.

Introduction

C'est par la voix de Maria Herminia Laurel que je m'adresse à vous et c'est par sa voix que je souhaite vous présenter mes remerciements et mes excuses. Merci à vous d'avoir accepté de me lire, d'être ma voix et merci au comité scientifique du congrès de m'avoir invité, merci à tous pour votre écoute, merci enfin à Yves Citton qui a bien voulu vous parler de mon travail et de mon engagement, et pardonnez-moi mon absence. Je ne pouvais pas faire autrement. J'espère que nous aurons d'autres occasions, dans le futur, pour nous rencontrer.

*

Avant d'entrer dans cet espace instable de « l'entre-des-langues, je voudrais dire un mot sur le moment politique de cette intervention. L'Europe traverse une crise profonde et l'Union européenne est en train de transformer ce qui fut un idéal (passer outre les identités figées des nations pour construire une citoyenneté européenne) en une machine d'oppression où les champs les plus cruciaux de l'activité humaine – les arts, l'éducation, la recherche, la médecine, les programmes de solidarité – sont délaissés au profit de réalités comptables, dépourvues de vision et d'imagination.

Cette situation de crise s'accompagne de mouvements de réarmements identitaires, qui prennent bien souvent, hélas, des formes xénophobes et violentes.

C'est dans ce contexte que je m'adresse à vous et c'est parce que je tiens en très haute estime les puissances de la littérature, que je me permets d'évoquer cet état des choses.

La pensée comparatiste et les études littéraires ne sauraient être dissociées ou isolés de ce fond-là. Vous comprendrez ici que je m'inscris en rupture avec ce qui fut, je crois, une tentation bien française d'isoler la littérature.

(La Bovary, c'est fini ! pourrait-on dire.)

Je ne veux pas signifier par là que la littérature soit forcément engagée, au contraire. Mais la question du temps et du lieu de l'écriture (autrement dit, le moment physique, social, scientifique, politique où nous nous tenons) est indissociable de la question littéraire:

Nous ne pouvons pas écrire ou lire de la même manière avant et après Auschwitz, comme nous ne pouvons pas écrire ou lire aujourd'hui, après le triomphe de Hollywood, du divertissement et du jeu vidéo de la même façon que nous le faisons, après la Seconde Guerre mondiale. Nous ne pouvons pas penser la littérature sans tenir compte, de même, de la dématérialisation du livre, du bouleversement des conditions techniques et industrielles de la circulation des œuvres. Nous avons besoin, pour repenser la place de la littérature, de prendre en compte toute l'économie narrative contemporaine. Autrement dit: voir et comprendre la littérature comme un mode parmi d'autres de mise en récit, en concurrence avec d'autres modes de récit plus déterritorialisés tels que le cinéma, les media, le jeu vidéo et comprendre ce que peut la littérature que ces autres modes ne peuvent pas.

Avant d'en venir à l'entre-des-langues, dans ce texte qui est pour moi une première tentative de définition d'un espace que j'ai débord exploré dans mes œuvres de fiction ou dans des textes poétiques, je tiens à évoquer trois qualités du champ littéraire qui devraient remettre la littérature, la lecture, et l'écriture au cœur du 21^e siècle:

Première qualité: le non-scopique.

La littérature – et la lecture – sont un art et une pratique qui maintiennent de l'intériorité – du non-scopique – dans une époque

qui veut tout voir, tout extérioriser. Cela place nos disciplines et nos pratiques dans un rapport de conflit et de résistance par rapport aux flux dominants de la monstration, de l'exhibition. Quelque chose, en littérature, s'oppose à la vue et cela doit nous réconforter quant à la position que nous occupons. Nous ne sommes pas du règne du visible ou si nous y entrons, c'est en interrogeant le régime de la présence et de l'absence, une relation entre le visible et un texte de plus en plus absent, et qui survit et se maintient comme trame, dans et sous et derrière les images.

Contre ce régime dominant de la vue, la littérature maintient des états d'intériorité. Les complicités qui se tissent autour d'une œuvre, surtout lorsque celle-ci relie des lectures par-delà les langues – en traduction – offrent un modèle de contre-société: une politique et une po-étique qui échappent au regard et donc, d'une certaine façon, au contrôle.

Car la vue est, comme vous le savez, le sens premier des tyrans.

Deuxième qualité: le « hors-monde ».

Dans un temps de colonisation de l'imaginaire – ce que nous nommons productions de virtualités – et de quadrillage, de séquençage technique des activités humaines, la littérature maintient une fonction que je qualifierais de « respiratoire », car en elle, persistent des hors-mondes, des lieux de langues qui échappent à la cartographie des espaces réels et virtuels.

La littérature est une extra-territorialité – un hors-monde / ultra-tierra / outer-world – s'incarnant dans l'espace d'une langue; à cet égard, on peut considérer la traduction comme l'art qui déplace, dans une autre langue, des poches de « hors-monde », qui font dissidence avec le régime de la vue, de la présence et du contrôle.

On peut se représenter le phénomène littéraire – un texte + ses lectures – comme des brèches dans l'écosystème balisé du visible. A cet égard, un texte littéraire n'a pas la même matérialité et n'occupe pas la même place que d'autres régimes fictionnels comme le cinéma ou le jeu vidéo. Etant en marge du régime des images – de l'hypnose fictionnelle où nous sommes tenus – la littérature préserve des hors-mondes.

On dit souvent qu'elle est en « marge » ou « marginalisée », mais il faut entendre le mot « marge » moins comme une relégation du littéraire que comme un rappel à ce qui court toujours à côté du récit principal: une marge, la marge d'un livre, la marge d'une page, dans la marge... C'est le lieu depuis lequel le récit principal – en l'occurrence, le réel médiatisé et fictionnalisé des images et des sons – est excavé et mis en tension.

Si l'on accepte de se représenter le 21^e siècle comme un temps dominé par l'image et l'écosystème médiatique comme une confiscation quotidienne du sentiment de l'existence, la fiction littéraire est, en rapport, une marge depuis laquelle il est possible d'entailler le réel, de percer la bulle fictionnelle où nous vivons.

Voilà pourquoi vous trouverez toujours dans mes œuvres de fictions – *Vies pœtentielles*, 2010, *Vies et mort d'un terroriste américain*, 2007, *En epocà de monstros y catastrofes*, première édition 2004 – une forme d'excavation ou d'exégèse.

Depuis le hors-monde qu'elle crée et entretient, la littérature est un des rares lieux depuis lequel nous pouvons continuer d'interpeller le régime de l'hypnose: notre servitude de voyants.

La troisième qualité littéraire: Slow motion art

Ce qui conteste, enfin, le régime de nos sociétés, c'est le temps littéraire:

Son tempo propre.

Art, je l'ai dit, d'une territorialité linguistique (l'ancrage dans la langue) créant une extraterritorialité spatiale (des hors-monde / hors-champs), la littérature est non seulement une entaille, une percée, mais il est aussi un réservoir de temps longs.

Traduire, c'est se placer hors du monde de la vitesse, c'est demeurer dans le souci du corps des mots. Lire, c'est se délier, se séparer, pour expérimenter une autre forme de lien *in absentia*. Si l'on compare cette qualité littéraire à d'autres formes de l'industrie narrative, ou à d'autres d'arts, comme la musique, le cinéma, ou à d'autres modes d'identifications comme le jeu vidéo, on doit reconnaître que le champ littéraire a une inertie plus forte.

En termes physiques, on peut considérer les livres comme des masses plus épaisses, des corps lourds, qui, par le simple fait qu'ils sont là, font obstruction ou déjouent des procédures d'accélération émotionnelle et dramatique.

Le livre est une masse.

Le texte une distance.

L'existence littéraire tranche avec l'accélération des flux.

C'est ici que nous devons observer, avec attention, les techniques qui dématérialisent les supports de lecture. En quoi l'industrie informatique qui s'empare des contenus littéraires est-elle en train de remettre en cause ce tempo littéraire – qui était en accord avec un certain rythme humain? Comment, face à cette transformation, nous rendre maître et possesseur du code informatique pour faire perdurer le hors-monde littéraire et sa masse ?

C'est pour répondre à cette question que nous avons lancé, il y a 4 ans, le projet – TLHUB, translate the wor_d – afin de construire un hub pour les auteurs, les traducteurs, les éditeurs, un espace coopératif, où lire, travailler, présenter ses œuvres et traduire. Ce réseau devra donner un corps technologique à ce que j'ai nommé: l'entre-des-langues.

Œuvrer, écrire, traduire, penser dans l'entre-des-langues.

*

Conférence:

1. Une hypothèse de travail:

L'entre-des-langues est une hypothèse de travail.

Une hypothèse qui postule qu'il n'y a qu'une seule langue-monde.

Cette langue-monde, c'est la traduction.

La traduction est une langue sans mot, sans verbe, sans adjectif.

C'est une pratique et un art – je parle de la traduction humaine, non machinale – qui naît de la tension entre deux contextes intraduisibles, irréductibles à un sens, deux contextes ancrés dans les mots.

La traduction est donc une langue à la fois une et multiple.

Elle est une, car elle désigne toujours une même position de médiation.

Mais elle est multiple, car elle suppose au moins deux territorialités différentes.

On peut dire aussi que son espace, sa nécessité, et son effort se déploient dans le fossé d'intraduisibles qui sépare deux langues.

En ce sens, nous ne la définissons pas comme un métier, un procédé ou un simple art du déplacement consistant à remplacer un plein (une langue) par un autre plein (une langue). Nous la définissons comme la Langue du trou, de l'interstice.

La Langue portant la conscience de la séparation et de la différence.

En tant qu'elle agit dans l'entre-des-langues, elle est aussi La Langue en laquelle se conservent et se perpétuent les langues. L'espace qu'elle dessine – son hors-monde, hors-champ, sa marge et son temps-long – est aussi le lieu depuis lequel il est possible d'observer les implicites, les oublis, les fragilités dont les littératures et les écrivains ont la charge.

Elle devient, dès lors, la langue principale d'une humanité souhaitant maintenir, en son sein, de l'altérité, de l'irréductible, de la diversité, contre des véhicules techniques, des plateformes dématérialisées, des hubs, qui voudraient rendre tout compatibles et fluides.

2. Il s'agit d'un lieu: ou plutôt d'un non-lieu.

Il s'agit donc d'un lieu. Ou plus exactement d'un non-lieu. Entre, zwischen, entra, in-between languages. J'ai commencé à travailler sur cet entre-des-langues, il y a maintenant 6 ans. En 2004. Le terme a vu le jour, dans mon travail, à la fin de « Le Hêtre et le Bouleau, essai sur la tristesse européenne » traduit en espagnol par Juan Asis, sous le titre, « El Haya y el Abedul, ensayo sobre la tristeza europea ».

Puis l'expression est revenue dans un long poème « L'Inquiétude d'être au monde », où j'ai ausculté l'état de l'Europe après le massacre perpétré par Anders Behring Breivik, en Norvège.

L'entre-des-langues est d'abord le non-lieu de notre habitation, au 21^e siècle, après un siècle de meurtres, d'exils, de déplacements forcés.

Cette réalité – entre-les-langues – est palpable, dans les métros, les bus, les avions. Je l’ai encore observé à Berlin où les Européens du Sud, d’Italie, d’Espagne, migrent pour trouver du travail et se trouvent, dès lors, dans l’obligation de se déterritorialiser en apprenant une autre langue.

Nous habitons entre une ou plusieurs langues-source et une ou plusieurs langues-cibles. Ce non-lieu – *zwischen* las lenguas – est autant le fruit de l’Histoire politique que de l’Histoire économique et sociale.

Nous vivons, en quelque sorte, dans un espace mobile et la territorialité des langues fait de nous des déplacés, des exilés, jusqu’à tant que nous devenions – parvenions à devenir les traducteurs de nos propres émotions, de nos propres sensations.

Ce qui était, finalement, un corpus chez Steiner – la reterritorialisation linguistique de Nabokov, Kundera – est en fait une réalité sociale du 21^e siècle et c’est en cela, aussi, que nous pouvons nommer « l’entre-des-langues » comme Langue principale dans laquelle s’écrit le 21^e siècle.

3. L’entre-des-langues dans une Europe postcoloniale.

Nous vivons dans une réalité de l’entre. Et cette langue, dans laquelle s’écrit la réalité du 21^e siècle s’oppose d’emblée au monolinguisme de la mondialisation en ce qu’elle repose sur une unité-multiple: elle autorise et prés-suppose des territorialités poétiques divergentes, diverses.

Cette désignation « entre-des-langues » est née chez moi d’une réflexion sur l’Europe (quel est le commun poético-politique de l’Europe?) en même temps qu’elle prend acte d’une réalité post-coloniale (quelle langue peut créer du commun entre des récits, des cultures que l’Histoire a opposés et oppose toujours ?)

L’entre-des-langues opère donc un double déplacement.

Pour les pays d’accueil, reconnaître cet espace étrange où nous vivons, c’est diminuer l’hégémonie implicite de la langue d’accueil et se déplacer là où je suis aussi peu maître des mots que l’autre, où il me manque les mots pour me dire.

Pour les déplacés, être accueillis à cet endroit, dans l'entre, c'est reconnaître l'effort qui a été fait par la langue-hôte pour se déplacer et donc, devoir s'astreindre à un effort semblable pour se traduire pour l'hôte et entrer dans sa langue:

L'entre contraint à deux formes du déplacement.

L'entre-des-langues est donc, une exigence à la fois postcoloniale et européenne, et se présente d'emblée comme une fin de non-recevoir à toute tentation ou implicite hégémonique.

(L'impératif du « Tu dois parler ma langue, car tu es dans mon pays »

devient un « Nous devons nous efforcer de nous tenir dans l'entre-des-langues»,

là où nous sommes également « déplacés».)

4. Une question poétique et politique: Wo ist Europe, in welche idioma ?

L'entre-des-langues révèle en effet le grand impensé (l'angle mort) de l'Europe:

L'absence de commun poétique et l'impératif, dès lors, pour relier des lecteurs et donc des citoyens, de multiplier les liens de traduction. (Je renvoie ici à la « Lettre aux nouvelles générations » parue dans *El País*, *Le Monde*, *Süddeutsche Zeitung* et *The Guardian*, ainsi qu'au texte « L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige » dans « Le Hêtre et le Bouleau », Editions du Seuil, 2010.)

Les Etats européens ont jusque-là cru pouvoir construire un édifice institutionnel sans se poser la question de ce qui relie des gens qui ne parlent pas la même langue. La question est ici celle du commun nécessaire à toute construction politique.

« L'entre-des-langues » est donc, dans ce cadre, autant une expression qui désigne la réalité de l'Europe, que le point aveugle, son point de faiblesse à partir duquel tout doit être repensé et reconstruit: L'absence de commun linguistique.

5. Déplacer et décentrer la Weltliteratur

L'entre-des-langues me permet aussi de repenser l'espace littéraire mondial contre les prétentions hégémoniques de la Weltliteratur ou de la World Literature.

En mettant au cœur de l'attention la diversité des territorialités littéraires et poétiques – les langues, les déplacements, les oublis, les omissions, les intraduisibles – il s'avère en effet impossible d'effacer, de gommer, ou d'ignorer les conflits, les rapports de forces qui soustendent la géo-politique mondiale des lettres que le concept de littérature-monde ou de Welt Litteratur tend, au contraire, à laisser inaperçus.

C'est au contraire, en désignant l'entre – l'espace qui s'ouvre avec la traduction – que l'on peut appréhender avec plus de justesse un comm-un qui ne nie pas la multiplicité, la diversité, et le conflit. L'entre-des-langues tient ensemble la déterritorialisation (le marché mondial de l'édition, les traductions, la nouvelle économie dématérialisée du texte) et la reterritorialisation des littératures (à rebours du marché, exigeant des efforts de traduction pour que les œuvres passent les frontières, des complicités) qui survient chaque fois qu'un texte passe en une autre langue.

6. Saint Jérôme désanctifié

J'ai commencé à travailler sur cet entre-des-langues après un événement intime, dont j'ai mis du temps à voir quel rôle il avait pu jouer, pour moi.

Ce fut quelques mois après la mort de mon frère,

C'est-à-dire après l'événement contourné, impensable, de la mort de mon frère aîné.

Mon frère avait pour prénom Jérôme.

Jérôme est, comme vous le savez, le Saint Patron des traducteurs, celui qui fut chargé de traduire, c'est-à-dire aussi, trahir la Bible. Saint Jérôme fut donc l'un des premiers traducteurs à être confronté au paradoxe et à l'infirmité de l'Universel. Traduire le verbe d'un Dieu réputé unique en travestissant une langue (inspirée) en une autre langue (expirée).

Jérôme est, dans cet ordre des choses, le prénom de l'écartèlement, de la tension.

En termes contemporains, il fut partagé entre l'aspiration déterritorialisante de transmettre le sens et l'impératif de re-territorialiser le sens dans un mot (je renvoie ici aux travaux d'Antoine Berman, à l'insistance chez lui pour « la traduction de la lettre »).

Lorsque j'ai compris ce lien inconscient qu'il pouvait y avoir entre la mort de mon frère Jérôme et mon engagement pour explorer ce lieu de l'entre-des-langues, qui est le non-lieu où travaille le traducteur, j'ai ressenti un grand bouleversement. Ce fut pour moi comme si je découvrais la mécanique par laquelle nous fuyons l'intime pour lui substituer de la pensée ou une forme d'expérience poétique.

Il me semble que nos sociétés, nos littératures, nos cultures, linguistiquement centrées pourraient faire un même type d'expérience, en se pensant du point de vue de cet entre-des-langues, à l'endroit de l'infirmité, du fragile, à cet endroit aveugle où nul n'est maître de la langue (autrement dit, du réel) ou chacun redevient l'ignorant, en même temps que celui qui doit faire l'effort de se traduire et d'être traduit (pour l'autre). Cette émotion qui m'a saisi, je la crois porteuse d'une poétique et d'une politique pour le 21^e siècle:

Une po-éthique de l'entre-des-langues.

Cette éthique produit, il me semble, d'importants échos dans les disciplines des études comparées: elle déplace cette frontière à laquelle se heurtent toujours les analyses comparées, c'est-à-dire la territorialité de la langue et la difficulté qu'il y a à relier des œuvres traduites sans avoir accès au « back office » du traducteur, à l'exégèse que constitue une traduction.

Cette formule me conduit à proposer une hypothèse de recherche:

Il n'y a plus, au 21^e siècle, qu'une littérature dans l'entre-des-langues.

C'est-à-dire s'écrivant dans La Langue déterritorialisante et reterritorialisante, une et plurielle, qu'est la traduction.

Si je déplace cet énoncé, j'obtiens une situation conflictuelle nouvelle.

Non pas des langues (diverses et défensives) contre Une langue (Globish et offensive), mais Une langue porteuse d'un multiple, d'une éthique, d'une politique contre Une langue ignorant le multiple, l'implicite, le fragile ou encore:

Contre le tout communicationnel et/ou l'utopie d'une traduction automatique réduisant la diversité linguistique à un seul sens commun, le champ littéraire, parce qu'il a conscience des contextes, des significations implicites, constitue un contre-monde.

Si, contre ce tout communicationnel – ou sa réduction en Globish – nous nommons cet entre-langues et nous le définissons comme une attention humaine aux territorialités, aux corps des mots, aux rythmes, aux sonorités et à ce qu'elles produisent comme polysémies, nous obtenons une situation nouvelle où la multiplicité des territorialités poétiques font front commun sur un mode offensif: celui du passage, du partage, de l'étude

Chaque langue, dans sa territorialité, peut donc se reconnaître et se penser comme une branche de « l'entre-des-langues ». Cela devrait conduire, partout, à une attention plus grande (un investissement massif) dans les programmes littéraires et les études de traduction.

7. Une po-éthique de la traduction, à rebours des langues universalisantes

L'Histoire occidentale a été, dans sa monstruosité, une succession de tentatives pour imposer une langue universelle. Chaque système idéologique d'exportation ou de domination culturelle, qu'il soit chrétien et normatif, capitaliste et communicationnel ou, comme au 20^e siècle, communiste et historicisant, ou autrement, fasciste et biologisant, repose sur une forme de monolinguisme essentiel: celui par lequel une nation cherche à imposer des idées et des croyances valant pour le monde et pouvant s'étendre et s'appliquer au monde.

Dans les dernières années du 20^e siècle, à la suite d'Edward Saïd et des pensées post-coloniales, un premier décentrement a eu lieu:

Ce fut le retour de flammes d'un texte occidental exporté, intégré et retourné contre lui-même par des penseurs et écrivains de territoires anciennement colonisés. Première entaille dans la manière qu'ont eu les

langues occidentales de se penser porteuses de vérités universelles tout en véhiculant un système de domination.

Il y eut un deuxième décentrement au cours des 10 dernières années ; un décentrement qui intègre aujourd'hui la critique postcoloniale, mais qui a commencé de façon autonome, comme une critique de l'essentialisme de la pensée occidentale et de la dichotomie entre le sens et le signe. C'est ce qui a pris le nom de « translation turn » et que l'on peut trouver, à l'état d'ébauche dans les textes de Antoine Berman, ou aujourd'hui, dans l'œuvre collective initiée par Barbara Cassin des *Intraduisibles*.

Je ne peux m'empêcher de lire ce qui se passe-là – le translation turn – comme une façon pour l'Occident d'expier ses volontés de puissance universalisantes.

Car que nous dit Antoine Berman? Que nous disent les *Intraduisibles* ?

Nous devons être attentifs au corps de la lettre, au corps du mot.

Nous devons être attentifs à ce qui se déplace, ce qui s'omet, ce qui s'oublie, quand nous passons d'une langue à l'autre, d'un système de signes à l'autre.

Ces travaux redessinent le rapport de l'Occident au monde.

Ils désessentialisent la pensée.

Ils remettent les sens – multiples – à l'intérieur des mots et les arrachent à ce ciel de pureté où la Grèce les avait mis.

Ces travaux sont pionniers en ce qu'ils reterritorialisent les idées dans les langues.

Ils font ce que l'Eglise n'a pas fait avec Saint Jérôme: l'aveu de sa douleur, de son écartèlement. L'aveu qu'il trahit autant qu'il traduit. Cette conscience d'un Jérôme désacralisé, rendu à l'effort pour ne pas trahir, ne pas omettre, ni nier la part d'autre qu'il ne parviendra jamais à rendre dans sa langue – le latin – est une éthique du multiple, de la diversité et de l'altérité: une éthique de l'autre langue.

Cette éthique du traduire, c'est aussi ce que je nomme: po-éthique de la traduction, car elle s'attache à penser ce que le traducteur ne cesse de nier de l'autre en traduisant, en le déterritorialisant et le reterritorialisant. Voilà en quoi le « translation turn » est à la fois épistémologique, littéraire et éthique.

8. Histoire et éthique de l'entre: une langue fantôme.

Il y a, en Europe, une histoire de « l'entre-des-langues » et cette histoire coïncide en partie avec l'histoire du judaïsme et de sa présence, en Europe, puis de sa lente et finalement brutale destruction. J'en trouve des résonances dans mon nom, de Toledo, qui est celui des Juifs d'Espagne et de Tolède, haut lieu de la traduction et je me demande jusqu'à quel point, plus encore que par le prénom de mon frère, Jérôme, je n'ai pas été mis à cette place-là, dans l'entre, dès le premier jour où j'ai décidé de prendre le nom de ma famille juive pour écrire.

A plusieurs niveaux et sur une période longue, les Juifs d'Europe ont été les précieux échangeurs de signes, tant pour les monnaies que pour les langues. Ils ont assuré cette médiation nécessaire entre des espaces qui cherchaient, au contraire, à établir, repousser, contester des frontières, à renforcer, cerner, construire des Etats, à défendre et à promouvoir des identités et des langues nationales. L'Europe a donc mis le monde juif – mais aussi le monde tsigane – à la place où elle ne parvient jamais à se tenir.

Dans l'entre.

A cet égard, ce qu'il est advenu du « yiddish », langue européenne qui était parlée par des populations d'un bout à l'autre du continent, de la Russie à la France, est exemplaire. Si nous observons le 20^e siècle et nous nous demandons: en plus de ceux qui ont été exterminés, quelle langue a été anéantie ? Nous trouvons le yiddish.

La mort d'une langue n'est pas un événement sans suite. La langue morte laisse des fantômes, des spectres, des formes d'appréhension du monde qui ne trouvent plus de corps pour s'incarner et errent parmi nous. La mort d'une langue redouble la mort de ceux qui la parlaient, car elle emporte avec elle tout le monde de sensations, de souvenirs, qui est attaché à ses mots, à la façon de prononcer les mots, de les écrire.

Les langues mortes hantent longtemps les langues vivantes, elles s'y taillent une place, y trouvent des refuges (antre) C'est ainsi que j'ai suivi la lettre « h », que l'on retrouve dans le mot « honte » et la « hontologie » de Lacan ou chez Derrida, dans sa « Hantologie » et dont j'ai fait cette forme de l'H-être européen: un être hanté par sa mémoire, un h-être. Le yiddish est cette langue disparue, qui h-ante l'Europe

du 21^e siècle. Elle est une langue hybride, pétrie de mots allemands, polonais, russes, ukrainiens, et s'écrit dans un alphabet hébraïque et sans que les verbes ne soient repoussés à la fin comme en allemand. C'est donc cette langue de l'entre qui a été anéantie.

Elle se tient, pour moi, à la place du « h ».

Elle a laissé un « h » muet qui est désormais aspiré et expiré.

C'est ce « h » oublié – l'absence de médiation, de langue commune – qui est aussi à l'œuvre dans le processus de désintégration du projet européen.

Si l'Europe peine à s'incarner comme espace littéraire – et donc, comme espace politique – si elle peine à se territorialiser autrement que par la force de ses polices, de ses décrets, c'est parce qu'elle a laissé ce « h » inaperçu. Elle n'a pas voulu se poser la question de son incarnation poétique et de ce qui viendrait en remplacement de la langue morte.

Résultat: elle est devenue cet espace abstrait, sans corps, que celui de la mémoire et du fardeau. Je renvoie ici à ce que j'ai pu en dire dans « Le Hêtre et le Bouleau, essai sur la tristesse européenne ».

9. Penser, écrire, dans l'entre-des-langues

Il ne s'agit pas, bien sûr, de reconstruire ou de sacraliser la langue anéantie ou une identité plutôt qu'une autre. L'Europe souffre d'un trop plein de mémoire, d'un rapport de plus en plus touristique à sa propre histoire. Il s'agit au contraire, suite au « translation turn », de mettre au cœur de nos pensées, de nos écritures, de nos cadres d'analyse, ce qui, jusque-là, a toujours été ignoré ou méprisé ou violemment opprimé. Penser, écrire, à partir de l'entre ou autrement, dans l'entre:

Refuge du fragile, de l'hybride, de ce qui se croise. Entre où nous sommes, de plus en plus souvent condamnés à vivre, au 21^e siècle, dans une réalité mobile des exils successifs et du déplacement. Entre de ce qui fait conflit, dans le rapport à l'autre, à la langue de l'autre, à l'autre langue.

On représente souvent Saint Jérôme à sa tâche paisible, touché par la lumière divine, au milieu de ses livres. Mais on ne le voit pas à la peine ou s'excusant ou portant en plein jour la conscience du traducteur, son fardeau et sa tâche: tout ce qu'il trahit, tout ce qu'il lisse, les aspérités,

les particularismes, tout ce qu'il choisit d'ignorer pour universaliser, à la suite de Saint Paul, le récit biblique, tout ce qu'il n'avoue pas et dont il a peut-être peur (à savoir: son maître, le Vatican, la volonté de puissance de l'Eglise qui cherche, par cette traduction, à s'emparer de textes disparates et culturellement plurielles).

Non, Saint Jérôme dans ses représentations ne tremble pas.

Il est comme les nations, comme les Etats, sûr de son geste.

Il est là, au milieu de ses livres, dans sa bibliothèque, comme un prophète inspiré par la grâce et écrivant sous la dictée d'un Dieu qui soudain, par un retournement du pouvoir, aurait voulu s'exprimer en latin ! Il est important ici de comprendre à quel point l'entre-des-langues est, à cet égard, un espace de contestation de toute forme d'hégémonie culturelle, idéologique ou linguistique.

L'entre-des-langues, c'est Jérôme désanctifié: un traducteur qui ne se présente plus comme celui qui sait faire de l'un avec l'autre, mais comme celui qui recouvre et menace de tuer l'autre en se l'appropriant. (Je renvoie ici aux textes magnifiques de Henri Meschonnic sur la traduction de la Bible et son exigence de rendre le rythme du texte original).

Il faut ici imaginer Saint Jérôme éclairé par les travaux de Meschonnic.

Ce ne serait plus alors le tableau d'un homme serein, au milieu de ses livres.

Ce serait un homme paradoxal, écartelé, et se disputant lui-même pour tenter toujours de se rapprocher du texte original, en le déplaçant, mais sans jamais y parvenir.

Une conscience malheureuse redevenue, autrement dit, une force créatrice.

10. Transmission, contestation, création dans l'Entre-des-langues

Il y a là, dans cette désignation du non-lieu où nous sommes, où nous sommes appelés à vivre, à écrire, à lire, à penser, au 21^e siècle, une politique, une poétique, et une éthique triple de la transmission, de la contestation et de la création.

a. La transmission, c'est celle de la langue fantôme, du spectre qui hante toute langue et tout texte. Nous écrivons donc in memoriam, en faisant de ce spectre un compagnon de l'écriture, une forme d'humilité. Nous faisons du passé, un avenir. Nous faisons du fardeau historique de l'Europe, une possibilité de renaissance culturelle non-hégémonique, passant par la traduction, ou plus justement, par le fait de se tenir, dans l'entre-des-langues.

b. La contestation, c'est celle qui naît de la tension entre ce non-lieu et les règnes multiples de la maîtrise, auxquels la langue nous initie. Il y a plusieurs fronts ou plusieurs édifices qui se mettent à trembler, si nous les observons du point de vue de l'entre-des-langues. Le premier, c'est celui de « l'auteur », qui soudain cesse d'être cette figure solitaire, romantique, mais redevient plutôt un multiple, hanté par de textes lus, et des états antérieurs et/ou expérimentaux de sa langue, qui ont sédimenté en lui, et qu'il rend, à sa manière, en le ré-agençant. Le deuxième édifice qui tremble, c'est l'Etat qui voudrait s'approprier la langue – en faire une langue nationale – mais qui dans l'entre est violemment mis en cause. Il cesse d'être cet édifice des certitudes pédagogiques, imposées à tous au nom de l'assimilation, de l'intégration, pour devenir un espace polyphonique, critique, une collectivité reliée autour d'une citoyenneté de traducteurs, par l'effort de relier des identités multiples. Enfin, contre les langues à prétentions universelles, idéologiques, techniques, communicationnelles, l'entre-des-langues pense le tremblement, la faille, l'interstice, le déplacement.

c. Enfin, la création: c'est là, à partir de cet entre, qu'une expérimentation peut avoir lieu, in-between languages, zwischen las idiomas, à la frontière du lisible et de l'illisible. Je m'y emploie, à ma manière, en m'entourant de mes traducteurs pour écrire directement en traduction, pour hybrider le texte original et chercher les voies d'un créole européen: un mélange de langues qui soit aussi l'héritier de cet espace-trou, hanté de la Mitteleuropa, là où les frontières n'ont cessé de se déplacer.

11. Ce que je nomme entre-des-langues...

Je nomme «entre-des-langues » ce qui est à la fois une mémoire de la destruction (le « h »), une éthique de la traduction et une poétique pour le 21^e siècle, qui soit une réponse et une résistance à l'hégémonie de la langue anglaise ou à toute tentative universalisante et/ou hégémonique.

Je nomme entre-des-langues une attention à la figure d'un Jérôme désanctifiée, et il faut voir ici, le jeu de substitution, chez moi, entre le corps de mon frère, Jérôme, et le corps des morts, des victimes de l'Universel.

Je vois l'entre-des-langues comme une attention au geste longtemps caché, longtemps oublié de la traduction conduisant à un regard nouveau porté sur ce qui est nié de l'autre en traduisant.

Je nomme entre-des-langues une façon de tenir en même temps une géo-politique littéraire contestataire, et une écriture et une poétique de l'hybridation.